

devenu joueur à la Bourse, nous le savons, il jouait avec frénésie. Il opérait sur la hausse quand arriva la baisse des fonds publics causée par la déclaration de guerre. Une seconde fois, il venait de perdre, d'un seul coup, environ un million. Cependant, grâce à des gains précédents et aux revenus des millions, si la fortune de sa sœur et de sa nièce n'avait pas augmenté, elle n'avait pas non plus diminué. Les dix millions venus d'Amérique étaient encore intacts.

Mais, maintenant, homme d'argent, le baron était dévoré par la soif de l'or ; cette perte d'un million lui avait porté un coup terrible. Toutefois, ses déceptions en matière d'agiot ne l'avaient point corrigé, au contraire. Comptant sur le succès de nos armes, l'effet foudroyant que devaient produire les fausses mitrailleuses, il se mit de nouveau à la hausse, engageant dans ses opérations à terme des capitaux énormes.

Il en était là, lorsque, du côté de sa sœur, il crut voir une effrayante menace suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès.

Après y avoir réfléchi, il se dit que pour combattre ses adversaires et les vaincre, il lui fallait avoir en mains une arme puissante ; cette arme, on même temps défensive et offensive, il pouvait l'avoir ; n'importe à quel prix, il l'aurait. Le borgne allait le seconder dans ses projets.

IV

CE QU'ENTEND LA CHIFFONNE

Mme de Mégrigny avait revu M. de Bierle, qui lui avait donné des nouvelles de Bourg-la-Reine, la santé de la petite Henriette était toujours excellente ; mais les premiers jours elle avait beaucoup pleuré ; sans cesse elle appelait sa maman et la cherchait partout dans la maison.

Maintenant elle était plus tranquille, elle commençait à s'habituer, appelait bien encore sa maman dans la journée, mais dormait la nuit d'un bon sommeil.

La jeune mère s'ennuyait beaucoup de ne pas voir son enfant ; cependant elle laissa passer sept jours, qui lui parurent longs, bien longs, résistant aux sollicitations de son cœur qui la pressait de se rendre à Bourg-la-Reine. Le soir de ce septième jour, ne pouvant plus se défendre contre le violent désir qu'elle avait de voir et d'embrasser sa chère petite, elle se dit, en se mettant au lit :

— Demain, j'irai.

Elle se leva de bonne heure. Sa femme de chambre l'aida à s'habiller et, à neuf heures, elle était prête à partir. Elle dit à Annette :

— Il est possible que je ne puisse pas rentrer pour déjeuner, on ne m'attendra pas.

Après s'être assurée que tous les domestiques étaient à leurs occupations, elle sortit, se disant que si l'on devait la suivre, elle avait le temps d'échapper à l'espionnage en se dirigeant rapidement vers une station de voitures de place.

Comme elle tournait l'angle de l'avenue, marchant d'un pas pressé, elle se croisa avec un individu, qui s'écarta pour la laisser. Son regard rencontra celui de cet inconnu, qui avait l'air de se promener, en flânant, et elle éprouva une impression désagréable, mais qui s'effaça aussitôt.

L'homme était convenablement vêtu et même avec une certaine prétention à l'élégance. Il avait l'apparence d'un vieillard ; mais la robustesse de son corps semblait railler ses cheveux blancs et sa barbe grise. Il était laid de figure et avait dans le regard quelque chose d'étrange.

C'était ce qui avait particulièrement frappé Mme de Mégrigny.

La jeune femme marchait vite, sans tourner la tête en arrière.

L'homme aussi arpentait la chaussée, ayant soin de maintenir entre lui et Mme de Mégrigny une certaine distance. Deux fois de suite il la vit faire un signe à des cochers qui passaient, mais dont les fiacres étaient occupés.

— Bon, se dit l'homme, elle va prendre une voiture.

La jeune femme fut forcée d'aller jusqu'à la station où, ne trouvant pas un coupé, elle monta dans une victoria en disant au cocher :

— Conduisez-moi à la gare de Sceaux, le plus vite possible.

A son tour, l'homme aux cheveux blancs prit place dans une victoria et dit au cocher :

— Je vais au même endroit que cette jeune dame que conduit votre camarade ; suivez à distance, mais ne perdez pas la voiture de vue ; vous aurez cinq francs de pourboire.

— Bien, bourgeois, on a compris, soyez tranquille, j'ai l'œil bon.

Et la seconde victoria s'élança sur les traces de la première.

— Bourgeois, dit le cocher, en se tournant vers son client, quand ils eurent traversé la Seine sur le pont des Saints-Pères, je crois que nous allons aller loin.

— Eh bien, nous irons loin, fit l'homme.

Et, tirant de sa poche une poignée de monnaie blanche :

— Tenez, voilà pour vous, dit-il au cocher.

Il lui donnait huit francs.

On avait traversé Paris.

Le cocher se tourna de nouveau vers son voyageur.

— Je crois bien, dit-il, que la dame se fait conduire à la gare de Sceaux.

— Nous n'en sommes plus guère éloignés.

— Dans trois minutes nous y serons.

— Si vous ne vous trompez pas, nous n'entrerons pas dans la cour, vous vous arrêterez sur le boulevard.

— Oui, bourgeois.

Un instant après le voyageur mettait pied à terre et, sans se hâter, marchait vers la gare dont, à ce moment, Mme de Mégrigny montait l'escalier.

Le cocher était descendu de son siège et suspendait au cou de son cheval le sac traditionnel à moitié rempli d'avoine.

— A la bonne heure, se disait-il, voilà un bon client, comme il en faudrait toujours rencontrer ; mais quel drôle de bonhomme, il vous a une manière de regretter les gens... Il a un œil plus beau, plus brillant que l'autre, mais qui ne renue point ; c'est comme un œil de verre.

Que diable peut-il lui vouloir à cette petite dame ? C'est sa fille ou elle est sa femme... Oh ! non, pas possible ; elle est jeune et il est vieux ; elle est trop jolie et lui trop laid.

Boum ! Allons, mange, Coquet, tout à l'heure tu boiras un coup et après, espérons-le, nous chargerons.

Mme de Mégrigny avait pris son billet de première classe et était entré dans la salle d'attente.

Le train allait partir dans quelques minutes.

— C'est que je ne sais pas où elle va, se dit l'homme avant de s'approcher du guichet où l'on délivrait les billets.

Bah ! reprit-il, après avoir réfléchi, en se grattant l'oreille, je vais prendre mon billet pour Sceaux ; si elle ne va pas jusque là, je le verrai bien ; j'ouvrirai l'œil... le bon. Où elle descendra, je descendrai.

A la dernière minute, l'homme prit place dans un compartiment de deuxième classe le plus rapproché de la voiture de première classe dans laquelle il avait vu, de loin, monter la jeune femme.

— Jusqu'à présent, tout va bien, murmura-t-il, la gentille colombe ne se doute de rien et est dans une tranquillité parfaite ; je n'ai qu'à demander au diable, mon patron, de continuer à me bien servir.

— Bourg-la-Reine, Bourg-la-Reine ! cria le conducteur du train.

Mme de Mégrigny descendit et, un instant après elle l'espion qu'elle suivait.

La jeune femme savait le chemin qu'elle devait suivre, car sans rien demander à personne, regardant seulement le nom des rues et aussi, probablement, certaines indications qu'elle avait gravées dans la mémoire, elle arriva, au bout d'un quart d'heure, à la porte de la propriété louée pour la nourrice.

Alors elle jeta autour d'elle des regards rapides. Elle ne vit